

Lidija Dimkovska

Les exilés

**Le plus grand centre d'exilés se trouve sous terre.
Ce sont des suicidés, des immigrés dans l'au-delà,
rejetés, refoulés et martyrisés dans ce monde-ci.
L'asile souterrain offre une liberté de mouvement
de la périphérie vers le centre et vice versa,
trois repas par jour et un laissez-passer pour une promenade.
Les exilés portent sur leur anneau un numéro d'identification.
Mais, tiens. Les morts ordinaires font la grève de la faim :
trop de suicides autour d'eux.
Ils ne veulent pas d'exilés près de leurs maisons bien rangées,
pas de nœuds de pendu qui traînent partout, de flacons vides de
médicaments,
d'os brisés par une chute et de ventres gonflés par noyade,
dans leurs jardins si verts ils installent des croix en guise
d'épouvantails
pour ceux qui sont morts sans l'intervention divine. Les exilés
sont confus et en colère, un pied toujours en arrière.
Certains ont oublié de laisser un message, ont oublié d'embrasser
leur fille,
d'autres ont laissé leur costume à la blanchisserie, n'ont pas fait
leur testament,
n'ont pas annulé leur voyage, et tous ceux qui n'avaient pas prévu
leur mort.
Et les voici maintenant ici. Dans un couloir, accompagnés d'un
traducteur,**

et dossiers à la main, ils attendent d'être reçus par l'employé de l'asile.

Nationalité, sexe, religion. Beaucoup ont un père, mais pas de patrie. Certains sont allergiques à la terre et ne pouvant pas l'embrasser ils ont disparu sous elle.

Certains ont passé leur vie à fuir en avant, sans que personne ne leur paye un remède contre la vieillesse.

Certains ont joué leur bonheur mais aussi leur malheur.

D'autres n'ont pas fait l'amour pendant des années avec l'amour de leur vie.

Certains ont tué leurs proches, non avec un couteau mais avec une aiguille ou une pincette.

Parmi eux il y a ceux qui sont devenus vivants seulement après leur mort.

Le centre d'asile est plein, séparé du monde des morts ordinaires par un fil de fer.

J'y suis arrivé hier. J'ai reçu deux laissez-passer.

Le jour je séjournerai dans le centre d'asile de jour, et la nuit dans le foyer des morts ordinaires.

J'ignore duquel des deux je ne reviendrai pas.

Clé

Lorsque la clé pendait à ton cou
ta tête devenait le ventre de Bouddha
que des cousins-hommes d'affaires- caressaient
en faisant toujours le même vœu au Nouvel An
(argent = santé, amour et bonheur),
ils avaient un rêve préféré, et toi un cauchemar préféré,
Bach à la radio, haricots blancs dans l'assiette et Bruno Schulz
en garde à vue dans la cabine de douche.
L'homme heureux se remplit dehors, et se vide à la maison
(les poches, l'estomac, le cerveau, le sperme),
seul le creux laissé sur l'oreiller anatomique
se souvient de la tête
même quand la clé a perdu sa ficelle depuis longtemps.
Maintenant, où le malheur se recharge comme une pile
il faut frotter le petit ventre de Bouddha contre la taie d'oreiller
ou le remplacer par une nouvelle divinité,
changer les draps change aussi le sort
comme une pile dans un chargeur qui a cessé de clignoter.
Tu as besoin d'une clé pour tout sauf pour ta conscience
aménagée savamment avec gazon anglais, nain de jardin et porte
automatique,
maison où le seul dieu, unique, est une sœur de patronage
qui vient rendre visite trois jours après la naissance et trois jours
avant la mort.
Dans sa petite valise noire avec une clé à deux pannetons
une fois elle apporte la balance de la vie, une seconde fois la
balance de la mort.

Le poids idéal

**Le piquenique familial de la classe moyenne est du body-art :
elle saupoudre les poils du corps et ceux de la couverture
de copeaux de fer
et avec un aimant en position couchée
les arrache pour la dernière fois. Dans le purgatoire
il n'y a pas de containers pour les ordures bio. Laisse mes organes
être de petites éponges odorantes et des cataplasmes pour la tête
pendant que je patauge dans la rivière d'acide chlorhydrique.
Sur la berge les intellectuels scandent : Design or die!
mais en vain – Dieu près d'un homme qui n'a pas fait appel à lui
depuis son enfance
est comme un couteau à côté d'une assiette de spaghetti. Il porte
un bavoir à la place d'un maillot de bain.
Moscou a un cycle menstruel, Philadelphie un papier de toilette à
une couche.
Tu le sais, dans les moments de décisions historiques se brise ce
qui est le plus fragile dans la vie d'un homme : la planche de travail
en cuisine.
Alors la lame de gilette se sépare du rasoir, et le fils, de la Mère de
Dieu.
Lorsque tu entres dans la chambre la joue en sang je sais que tu as
vu dans le miroir
le visage de l'enfant qui pèse maintenant 370 g et qui est long de 21
cm.
Comme la moitié d'un salami, dis-tu, puis nous nous endormons
debout.
Dans notre congélateur l'ourse du zoo hiberne en ronflant.**

**La nuit tu rafraichis ta boisson entre ses genoux,
et moi, je serre entre les miens la radio en ondes courtes,
telle une brique qui refroidit ou une bouillotte qui fuit,
la réalité se berce sur des nouvelles rassises
chaque nuit je deviens de plus en plus résistante à l'eau.
Notre rivière n'est visible qu'à travers la petite fenêtre de la cave.
Et plus personne ne meurt complètement. La classe moyenne
efface le prix des cadeaux,
décore les fenêtres d'étoiles en laser, fait du théâtre d'ombres
avec des gants en plastique. Elle te tire la langue
pendant que tu cries:
"Professionnellement je chasse les zombis! Soyez de nouveau
libres!",
mais je sais, si tu es trop gros ou trop maigre la vie et la mort ont le
même poids.
Seul un homme au poids idéal peut porter la croix debout.**

Mémoire

Ma mémoire est une conserve de pâté militaire
à la durée indéterminée. Je retourne aux endroits
où j'ai posé le pied avec une seule langue dans la bouche
et je bats des jaunes d'œufs pour les autochtones pour avoir une
bonne voix,
dans les blancs en neige Jésus est couché crucifié comme s'il
plaisantait,
pour un baiser français il faut deux langues,
maintenant quand j'en ai plusieurs, je ne suis plus une femme mais
un dragon.

Comme Saint-Georges je n'ai jamais appris
à faire la respiration artificielle, mon nez est bouché depuis des
années,
et je respire à travers les narines d'autrui, le monde paye.
Ah, ton affaire n'est pas claire, ton affaire n'est pas claire!
crient derrière moi les petits anges déchus
qui ramassent le plastique et le vieux papier,
je les préfère lorsqu'ils sortent dans le couloir
leurs petits lits pour les aérer de l'ADN,
alors avec A. nous nous y étendons chacun d'un côté
et dans une embrassade amoureuse imaginée avec précision
toutes nos dents de porcelaine s'effritent,
nos bouches deviennent de grands yeux ouverts,
devant elles dans l'obscurité les langues se font des croche-pieds,
rugissent, pleurnichent et gémissent, alors que nous n'avons ni
peur ni pitié.

Ma mémoire est une boîte noire tombée d'un avion militaire écrasé

**en secret pour longtemps. Je retourne aux endroits
où j'ai posé mon pied avec un seul sang dans mes veines
je coche les jours fécondables sur le calendrier des anniversaires
et des fêtes de la famille des indigènes,
les animaux domestiques aimeraient être avec les sauvages, les
sauvages avec les domestiques.
Tel un couple de Juifs les jours de carême et de cycles menstruels
moi et Dieu nous dormons depuis des années dans des lits
séparés.**

Un matin syrien

A 7h 40

le balayeur passe le balai
sur la grille de la clôture
devant l'ambassade syrienne.

Tombent les papillons de nuit
à travers le tamis de la réalité,
les moucherons se décolent brusquement
arrachés de leur propre être.

Le balayeur mouille son balai dans un seau bleu
et le tenant entre ses mains

Il essuie les barres une par une.

S'égrainent les derniers moustiques.

Seules les gouttes de sang délayé
ne veulent pas partir,
enfoncées profondément dans la peau du fer
trépignent en silence.

Le balayeur gratte avec ses ongles chaque tache.

Mais le sang de la Syrie a coagulé,
chaque nouvelle goutte coule à l'intérieur, pas hors de la blessure.

Comment est-il possible qu'il fasse nuit à 8 heures
se dit le balayeur,

il vide un peu le seau dans la canalisation
et avec son balai qui goutte sur son épaule

se dirige vers l'arrière de l'ambassade.

Et là-bas - d'innombrables coccinelles, grandes, petites et moyennes,

recouvrent les dalles, alors qu'un enfant depuis la fenêtre du haut leur crie d'une voix étouffée : Envolez-vous, fuyez d'ici !

Les coccinelles étourdies

ignorent que l'ironie peut toujours être plus grande que la vie,

et que ces exilés de Syrie,

ont été débarqués d'un camion par un passeur justement derrière l'ambassade syrienne,

comme dans une nature morte

ils restent devant le balayeur qui sait que le monde les écrasera même s'il faisait tout pour les sauver.

Mais il les pousse avec son balai en bas vers les rails, vers une frontière de plus.

La vie se raréfie, la mort s'épaissit.

Dans ce quartier, se dit-il, le jour ne se lèvera plus jamais.

D'une hémorragie interne

on sort toujours avec des mains bleuies

et on a beau secouer le balai derrière soi

il reste plus lourd que même l'avenir d'un nouveau-né.

La bosse

Devant moi un homme pousse

une brouette remplie de bouteilles en plastique vides.

Le chemin est étroit, je ne peux pas le dépasser.

Je le regarde, je le regarde.

Son pantalon est élimé,

ses mains ridées

ses savates dépareillées,

et sous son maillot déchiré

– une bosse, marquée de douleur

comme d'une étoile jaune.

Il a mon âge,

depuis toujours.

Il a appris en vain par cœur

les chansonnettes patriotiques

inutiles telle une théorie apprise par cœur

et jamais pratiquée dans la réalité

là où de nos jours il n'a ni père ni patrie.

Quelqu'un a-t-il reconnu

noir sur blanc sa vie,

ou seules ses bouteilles le prennent-elles pour vivant ?

Les bouteilles sursautent,

il se penche au rythme de la brouette,

j'entends son ventre gargouiller

et un soupir sortant de sa bouche.
Le chemin est long, nous marchons l'un derrière l'autre,
moi incrustée dans sa marche,
lui dans la marche des trois petites roues.
Et je sens que l'espoir, l'avenir, l'objectif
s'évaporent à cause de ma nausée,
de la colère de mes sens,
mes organes se dessèchent,
je manque d'air, je perds l'équilibre,
je n'ai plus de consistance,
je me transforme en une bouteille en plastique vide
qui diminue de plus en plus et se jette
parmi les bouteilles,
j'occupe la plus petite place dans la brouette,
et l'homme enfoui dans son propre fond,
commence seulement à suer,
s'essuyant d'une paume puis de l'autre
alors que la brouette perd l'équilibre
et il s'arrête, enlève son maillot
et en absorbe les ruisseaux de sueur qui coulent sur son cou,
tournant la tête à gauche et à droite,
mais il ne voit personne derrière lui,
à part le bout de sa propre bosse,
marquée de douleur comme d'une étoile juive.

Derrière la porte

Lorsque j'ai décroché le fusil de son clou,
le plâtre craquelé derrière la porte s'est effrité,
du creux a surgi l'empreinte du vide.

Combien de personnes peut-on tuer avec ?

Et combien d'autres sans appuyer sur la détente ?

En rêve, jetant un sort, un regard maléfique
ou baissant les yeux, sans dire un mot ?

Par moquerie, un rire venimeux,
une injure, en pensée, avec préméditation ?

Que font les snipers en ce temps de paix
depuis la dernière guerre ?

Je me suis désarmé, j'ai enterré le fusil.

Puis j'ai accroché derrière la porte le petit lapin de Dürer
empaillé, avec un petit miroir autour du cou.

Le courant d'air dans la maison
le tournait tantôt vers la porte tantôt vers le creux,
tel un objet accroché au rétroviseur,
il se frappait dans le petit miroir
croyant qu'il cognait un autre petit lapin.

Dans son rêve tous les hommes étaient des lapins,
et tous les lapins - des hommes. Avec mon fusil
ils faisaient la guerre jusqu'à l'aube tuant,
mais sans vainqueurs ni vaincus.

Un jour j'ai trouvé ma maison sans porte,
quelqu'un l'avait emportée, dans la tombe ou au marché.

**Le mur crevassé et effrité baillait,
sans fusil, sans petit lapin, sans le passé.
Que pouvais-je y accrocher d'autre
à part-ma petite besace avec-la clé sans serrure,
un brin de basilique dans son anse,
et en-dessous un calendrier sans année
avec des photos tombales
de nous tous, ni sains ni saufs.**

© Traduit du macédonien par Maria Béjanovska